

LES FLAMMES. L'AGE DE LA CERAMIQUE

Anne Dressen commissaire, referme avec brio la trilogie des expositions «*Decorum*» en 2013 (sur la tapisserie) et «*Medusa*» en 2017 (sur les bijoux) autour d'une approche décloisonnée des arts avec ce projet très ambitieux, «*Les Flammes*», qui aborde la céramique comme un médium et non un genre artistique.

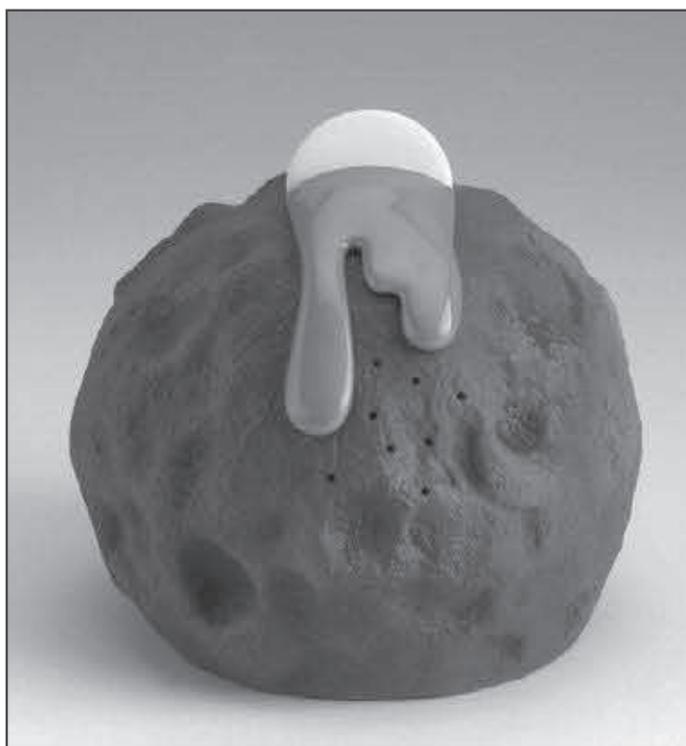
Elle nous plonge dans un parcours transhistorique qui bouscule les catégories habituellement en vigueur : l'ancien et le contemporain, l'art et l'artisanat, le fonctionnel et le sacré. Des facettes contradictoires mais pas inconciliables, comme Anne Dressen le

souligne : «*A l'instar de l'art du Kintsugi qui recolle les fragments cassés tout en sublimant les cicatrices, «Les flammes» entend aborder la céramique comme un contenant autant qu'un contenu, en réconciliant sans les opposer chacune de ses qualités propres.*»

Le feu est bien cette matrice originelle comme

cela est souligné dès le titre et chaque cuisson de par son caractère imprévisible ajoute au mystère et à la fascination. On parle d'ailleurs souvent des potiers comme des sortes d'alchimistes

jalousant leurs secrets dans leurs campagnes reculées. Si les artistes ont toujours été nombreux à s'essayer à cette discipline tels Gauguin, les Fauves, Picasso ou Fontana représentés, une recrudescence actuelle de ce phénomène interroge sur le pouvoir de l'argile dompté par l'homme depuis la nuit des temps. Une manipulation instinctive immédiate de l'ordre de la jouissance à



LES FLAMMES

laquelle s'ajoutent d'autres projections et imaginaires. Une forme d'obsession qui conduira même à la folie certains artistes comme le souligne la commissaire.

Le parcours, qui rassemble trois-cent-cinquante pièces allant du Néolithique à nos

jours, aborde dans une première partie les techniques (fours, outils, décors) puis les usages (utilitaires, artistiques, rituels) pour se refermer sur les messages (trompe-l'œil, difforme et politique), cette dernière partie étant à mon sens la plus brillante. L'installation grandiose et iconoclaste de l'artiste britannique Clare Twomey constituée d'une montagne de débris d'assiettes, tasses, plats, théières... plante le décor ! C'est assez déstabilisant mais au fur et à mesure l'œil s'habitue et s'oriente. Si la plus ancienne céramique connue est une Vénus sculptée du Néolithique, elle s'inscrit de fait dans une démarche culturelle même si sa valeur réside en son caractère spontané et anonyme. La question de l'auteur se trouve en effet mise à mal puisqu'un l'on sait qu'un même vase nécessite l'intervention de plusieurs mains. Au XVIII^e siècle les grands échanges diplomatiques et commerciaux vont cristalliser cette fascination de l'Occident pour la porcelaine chinoise que l'on cherche à imiter par tous les moyens jusqu'à la découverte du kaolin. Un art trop souvent enfermé dans le décoratif qui donne lieu aux siècles suivants, à des contre-esthétiques autour de l'accident volontaire, du difforme et

du négligé, jusqu'aux formes contemporaines du «*sloppy*».⁽¹⁾

La céramique devient alors un vecteur d'affirmations politiques et sociales engagées au-delà d'une allure volontairement provocante, une «*bad ceramic*» assumée. Longtemps ostracisée et dévalorisée, un foisonnement sans précédent redonne finalement à la céramique son pouvoir de résistance. Les assiettes dessinées par Judy Chicago pour son installation «*The Diner Party*» (1974-79) conservée au Brooklyn Museum s'impose comme la première œuvre féministe à grande échelle. A noter qu'un colloque organisé par les Amis du Musée de Sèvres prolonge ses enjeux autour des rapports entre céramique et politique.

Marie de LA FRESNAYE

«LES FLAMMES. L'AGE DE LA CERAMIQUE» Musée d'Art Moderne de Paris, 11, avenue du Président-Wilson, 75116 Paris. Réservation obligatoire 01 53 67 40 00. Exposition jusqu'au 6 février 2022.

⁽¹⁾*sloopy* : bâclé.